que les côtelettes que vous mangiez tout à l'heure avec emphase. — Ah! mon cher ami, c'est qu'on ne trouve pas tous les jours du poisson comme celui-là. — Je ne sais pas si j'avais plus faim que de coutume, mais je lui trouve une saveur toute particulière. — J'espère, l'abbé, que vous viendrez demain finir le pâté avec nous à déjeuner; mais voyons, l'abbé, pensez-vous réellement que nous ayons fait beaucoup de chagrin à Dieu en mangeant aujourd'hui quelques côtelettes, et vous croyez-vous un grand saint pour avoir mangé du pâté de poisson avec plus de sensualité, vous ne pourrez le nier, que nous n'avons mangé nos côtelettes? — Je n'examine jamais ces choses-là, dit l'abbé; j'aurais des doutes que je n'ai pas; dans le doute, je me conformerais à la règle.

Le soir, l'abbé Vorlèze perdit constamment aux échecs.

— C'est singulier, dit-il, j'ai un malheur obstiné aujourd'hui. — L'abbé, la main de Dieu s'est retirée de vous. — Quatre parties de suite. — C'est une fin terrible et due à vos forfaits. — Je demande une dernière partie. — Je le veux bien, mais vous la perdrez comme les autres. — Nous allons voir. — *Dentes inimici in ore perfringam;* Dieu brisera vos dents dans votre mâchoire! — Voyons, jouez, colonel. — Un homme qui s'est gorgé de viande un vendredi. — Jouez donc. — Oui, l'abbé, vous avez mangé du hachis de viande dans le pâté. — N'ayant pas pu me faire faire la faute, vous voulez me faire croire que je l'ai commise. Je vous avertis d'avance que cela n'aura pas le moindre succès. — Je vous jure, l'abbé, que ce que vous avez mangé, et à trois reprises, ce n'est pas pour vous le reprocher, n'est autre chose que du hachis de viande. — Ceci serait bon si je n'avais pas vu les arêtes, colonel. — Si vous venez dîner demain, l'abbé, je vous ferai manger un gigot aux arêtes. — Comment! il serait vrai?... — Que je vous ai servi un plat de ma façon, que j'ai fait mettre des arêtes dans le hachis; et vous avez vu qu'on ne les avait pas ménagées. — En effet, ce poisson avait un goût singulier. — N'est-ce pas, l'abbé? — Ma foi, monsieur de Sommery, je vous déclare que je ne charge pas ma conscience de ce péché-là; et que vous voudrez bien le joindre aux vôtres, qui sont, hélas! assez nombreux sans cela.

Et l'abbé sortit un peu fâché en serrant les mains de madame de Sommery, qui avait poussé le courage jusqu'à l'audace pour lui donner un avertissement qu'il n'avait pas assez écouté. Ce qui faisait qu'au fond du cœur il ne se croyait pas tout à fait aussi innocent qu'il venait de le dire à M. de Sommery.

XXXVI. — A Jules Janin.

Je te vois rire d'ici, mon cher Jules, en lisant ce chapitre; toi qui m'as fait manger du veau que je prétendais avoir en horreur, sous divers noms, pendant tout un dîner.

O Janin, toi qui à la campagne, tu sais, là où notre ami a tant de si beaux rosiers, toi qui as mangé un écureuil pour du saumon!

XXXVII. — Tony Vatinel à Robert Dimeux de Fousseron.

Tu m'adresseras tes lettres à Honfleur, mon cher Robert. — C'est là que je vais rester probablement toute la saison. Je suis là bien plus près d'elle, — et puis, s'il arrivait que quelque circonstance me permît d'aller la joindre, c'est un trajet de quelques heures. — D'ailleurs cela me procure une foule de petits bonheurs. Ayant hier le vent soufflait de l'ouest et je contemplais avec ravissement les nuages qui avaient passé sur sa tête avant d'arriver à Honfleur. Quoique je ne puisse guère aller à Trouville, — c'est son avis du moins, — rien ne m'empêche de suivre la route qui y conduit.

Hier j'ai eu une journée délicieuse. Je suis parti le matin de bonne heure. La nuit, le matin et le soir appartiennent au poëte, à la pensée, à l'amour; le reste du jour est pour le travail. J'ai pris tout le long de la falaise; — chaque brin d'herbe avait sur sa pointe une transparente perle de rosée, — les unes blanches, les autres rouges comme des rubis, — d'autres vertes comme des émeraudes, — puis à chaque instant l'émeraude devient un rubis, le rubis devient émeraude ou saphir. — C'est une riche parure qui tombe tous les matins du ciel, qui la prête à la terre pour une demi-heure, et que le soleil remporte au ciel sur ses premiers rayons. Il y avait de loin en loin, sur le bord de la mer, des buissons d'ajoncs chargés de fleurs jaunes. Quand on regarde la mer par-dessus cette petite haie verte et jaune, elle paraît du bleu le plus pur. Des bergeronnettes marchaient dans l'herbe, secouant fièrement leur petite tête grise. — Sur la plus haute branche d'une haie d'aubépine, une fauvette jetait au vent quelques notes d'une joyeuse mélancolie; — les plumes qui forment son petit chaperon noir se dressaient sur sa tête, et on voyait sa voix rouler dans son gosier frémissant. Je me suis arrêté pour ne pas effaroucher la fauvette avant qu'elle eût fini sa chanson.

Plus loin, c'était une cabane de douanier, — une hutte creusée dans la terre entre des bouleaux; — les branches des bouleaux étaient enlacées toutes vivantes pour former le toit, et les intervalles des branches étaient remplis par de la terre délayée. Le douanier, à l'affût avec son fusil, essayait de tuer quelques goëlands. Il n'avait pas de tabac, je lui en donnai un peu, et il me donna du feu pour allumer mon cigare.

J'entrai alors dans une grande prairie; et l'herbe était haute presque jusqu'à la ceinture. C'était comme un immense châle d'Orient à fond vert, brodé de fleurs de toutes couleurs; c'était un beau cachemire vivant. Il y avait de grandes marguerites blanches, et des boutons d'or, et du sainfoin aux épis roses, et des scabieuses sauvages d'un lilas pâle qui sentent le miel; on voyait commencer à fleurir quelques sauges à épis d'un bleu foncé; et dans quelques places où l'herbe était basse, de petites campanules d'un bleu pâle, dont les bourgeois mangent les racines en salade sous le nom de *raiponces*.

D'espace en espace, presque entièrement caché dans l'herbe, un gros bœuf roux était couché, les jambes de devant étendues et les autres ployées sous lui; il me regardait fixement sans cesser d'agiter transversalement ses mâchoires avec un bruit sourd et mesuré.

Je faisais un détour, en m'enfonçant dans les terres, pour éviter les deux ou trois petits hameaux qui entourent les postes de douane de Honfleur à Trouville.

J'eus bientôt une vive émotion en rencontrant une touffe de phlox, qui n'est pas encore en fleurs, mais il me rappelait Trouville, dont la plage en est couverte. Je m'arrêtai au dernier de ces hameaux, qu'on appelle Vierville, et j'y fis un repas avec du pain de seigle, des maquereaux frais et du gros cidre. Il était quatre heures, j'avais mis dix heures à faire quatre lieues, tant j'avais joui de toutes les magnificences de la nature. Combien de demi-heures j'avais passées assis ou couché dans l'herbe, à ruminer ma vie et mes souvenirs, comme les gros bœufs tachetés ruminaient la luzerne fleurie!

A la nuit, je marchai jusqu'à la *niche de la Vierge*; je m'y assis et j'y restai longtemps. Par-dessus les buissons et par-dessous les arbres, à travers des fenêtres de verdure, on voyait la mer toute bleue et l'horizon empourpré par le soleil couchant.

J'aspirais l'air avec une volupté inouïe: il y avait de son haleine dans cet air; je ne me remis en route que très-avant dans la nuit; quand je rentrai à Honfleur il faisait presque jour; j'ai dormi quelques heures, et je t'écris.

TONY.

XXXVIII. — Tony Vatinel à Robert Dimeux.

Je suis retourné à Trouville. Comme l'autre jour, je me suis arrêté sous la *niche de la Vierge*, et j'ai regardé se coucher le soleil à travers les fenêtres vertes formées par les haies et les arbres.

A l'horizon, à l'endroit où venait de disparaître le soleil, il y avait une place sans nuages; c'était un petit lac de feu; au-dessus s'étendaient de longues bandes du nuages noirs et de nuages gris; mais les noirs étaient couverts d'une sorte de vapeur ou de fumée violette; sur les gris, cette vapeur était amarante; plus loin, au-dessus des nuages, la couleur de feu se dégradait et passait de l'orange à des tons gris-jaune et presque verdâtres.

Les arbres et les haies étaient devenus noirs, et à travers les ogives qu'ils formaient je vis passer un berger avec ses chiens et ses moutons; ils marchaient sur une partie de falaise qui est entre les arbres et la mer; cette partie est assez étendue pour que je pusse les voir tout entiers; le berger, les chiens et les moutons semblaient des silhouettes noires sur le ciel enflammé.

La nuit vint; j'attendis encore, et quand je pensai que tout le monde dormait dans Trouville, j'y descendis et j'allai devant le château; j'ignorais quelle était la chambre de Marie; deux pièces étaient éclairées encore; je m'en retournai, et je lui écrivis le lendemain. Maintenant je sais bien où est sa chambre, je vais plier ta lettre et me remettre en route.

Te rappelles-tu, près de la niche de la Vierge, à un carrefour, une boîte aux lettres est attachée à un gros arbre; c'est là que je mettrai ta lettre.

TONY.

XXXIX. — Tony Vatinel à Robert Dimeux.

On ne saurait croire ce qu'on se donne de peine pour se procurer des chagrins qui ne manqueraient guère de venir eux-mêmes et qu'on ne court pas grand risque de perdre. Je suis retourné à *Trouville*, et, grâce aux indications que m'a données Marie, j'ai parfaitement trouvé sa fenêtre. Ses jalousies, à travers lesquelles brillaient des bougies, me semblaient rayées transversalement de lumière et d'ombre. Et parfois la lumière interrompue me faisait voir que quelqu'un marchait entre les bougies et la croisée: on n'était pas couché. Je m'assis sur une pierre, et la tête dans mes deux mains, les coudes sur mes genoux, je restai les yeux fixés sur cette chambre où Clotilde était avec son mari; là, si près de moi, tout ce que je hais et tout ce que j'aime dans le monde. Il vint un moment où on ne passa plus devant la lumière, qui finit par s'éteindre. Oh! Robert, je n'essaierai pas de te peindre les alternatives de fureur et de désespoir qui me déchiraient l'âme; *on* était couché; *on*, c'est-à-dire elle et lui. *Elle* dans ses bras, *elle* dans ce lit avec lui, *elle* avec ce dernier vêtement si mince, *elle*... Oh! alors je les haïssais tous deux, et tous deux autant l'un que l'autre. Si tu savais ce que l'imagination présente de tableaux affreux; comme l'on voudrait voir dans cette chambre, y entrer, y être, et comme alors l'idée des plus douces extases de l'amour ne présente rien de

comparable à la volupté de les tuer tous les deux; mais de les tuer avec les mains, sans aucune de ces armes qui séparent en toute leur longueur le meurtrier de son ennemi, et de la sensation physique de la vengeance.

TONY.

XL. — Tony Vatinel à Clotilde de Sommery.

Que faisons-nous, Marie, de notre vie et de notre jeunesse? l'amour, avec ses puissants instincts, doit-il être toujours sacrifié aux lois et aux exigences du monde? Et de ce monde pour lequel on perd son existence tout entière, de ce monde rigide, quel est celui qui fait ce qu'il exige des autres?

Ne semble-t-il pas que des gens habiles n'ont imposé tant de privations aux gens crédules que pour se réserver à eux, par l'abstinence de ceux-ci, une plus grande part de ces bonheurs qu'ils défendent aux autres et qu'ils appellent crimes; à peu près comme les parents avares persuadent aux enfants que les friandises qu'ils aiment sont un poison qui leur ôtera la vie?

Et encore si, par un noble effort, on arrivait à pratiquer sévèrement et intégralement ces devoirs que la société impose, j'admirerais le sacrifice dans ses résultats.

Si la vertu conservait une femme intacte à son mari, si la vertu pouvait chasser du cœur toutes les pensées adultères, je la comprendrais encore.

Mais la lutte perpétuelle, lutte qui n'amène jamais que des résultats négatifs, n'est-elle pas aussi coupable que le crime?

Pour ne pas être à son amant, croyez-vous qu'une femme soit à son mari?

Elle garde, il est vrai, son corps pour un seul, mais elle donne sans scrupule son âme et son cœur à un autre.

Et elle ne place le crime que dans l'adultère du corps.

Le corps est-il donc tellement au-dessus de l'âme?

Et la vertu n'a-t-elle d'autre effet que de rendre une femme coupable envers deux hommes à la fois, de faire de l'amour un supplice et du mariage une prostitution?

Croyez-vous donc que vous ne le trompez pas, cet homme auquel vous vous livrez sans amour et avec dégoût? Tout ce que vous ôtez à votre bonheur et au mien, les combats, les sacrifices réussissent-ils à l'ajouter au bonheur d'un autre?

Cette nuit, j'ai rêvé que nous nous étions enfuis, que nous étions allés cacher dans le fond d'un désert notre amour et notre félicité; nous avions brisé tous les obstacles; nous avions sacrifié les conventions et les lois qui viennent des hommes à l'amour qui vient de Dieu; et vous étiez à moi, sans autre regret que de n'avoir pas plus à me donner encore que vous-même tout entière.

Je me suis réveillé plein de douloureuses pensées. Il n'est rien de plus triste qu'un songe heureux.

Puis j'ai repassé dans mon esprit tous ces endroits que j'ai vus dans mes voyages, tous ces nids où j'ai tant désiré cacher vous et mon amour et ma vie.

J'ai rappelé tous ces projets que je vous ai dits quelquefois et que vous traitiez de folies.

Ah! Marie, peut-être le saurons-nous plus tard et aussi trop tard: la folie est de n'en faire que des projets.

TONY.

XLI. — Madame Alida Meunier, née de Sommery, à monsieur le colonel de Sommery.

Par quelle fatalité, mon cher père, cette petite Clotilde, ce serpent que vous avez réchauffé dans votre sein, s'est-il introduit dans notre famille?

Je viens de voir Arthur; — il a passé par ici et est resté vingt-quatre heures à Paris avant de se mettre en route pour l'Italie. Il n'est pas heureux, — il regrette amèrement l'étourderie qui lui a fait faire ce ridicule mariage. Certes, mon pauvre frère, avec son nom, sa figure, son esprit et sa fortune, pouvait prétendre aux plus brillants partis.

Je ne pense qu'à ce pauvre Arthur; j'ai consulté ici des hommes d'affaires habiles; ils m'ont dit qu'un mariage contracté en Angleterre entre des Français sans publications en France était nul *et de toute nullité*; que si on pouvait obtenir d'Arthur un moment d'énergie, il n'y aurait rien de si facile que de le faire casser. J'en ai parlé à Arthur; il en a bien envie, mais il n'ose ni le faire ni l'avouer.

Ne pourrait-on bien persuader à mademoiselle Belfast que jamais elle ne sera admise dans la famille sérieusement, et l'amener par l'ennui et de petits désagréments (elle qui ne nous en a épargné d'aucun genre) à donner les mains à cette séparation?

Nous pourrons bientôt, mon cher père, parler librement de tout cela.

M. Meunier passera l'été à Paris pour ses affaires; moi, je partirai dans trois jours pour aller vous demander l'hospitalité à Trouville.

ALIDA MEUNIER (née de Sommery).

XLII.

La lettre d'Alida tomba dans les mains de Clotilde. — Ah! dit-elle, ce qu'on veut exiger d'Arthur, c'est un courage de lâche, — il l'aura.

Puis elle pensa qu'elle avait trois mois encore avant le retour de son mari; — qu'elle ne céderait pas à cette conjuration formée contre elle; que cette lettre et les projets qu'elle trahissait étaient quelque chose dont elle devait se réjouir, puisque cela justifiait à ses propres yeux toute l'ardeur de vengeance qu'elle avait conçue depuis la nuit du bal de l'Opéra.

Elle continua à ne manifester que de bons sentiments pour Arthur et la plus grande déférence pour M. de Sommery. Quand Alida arriva à Trouville, Clotilde lui fit un excellent accueil. Alida ne pouvait pas toujours s'empêcher d'avoir un peu de fierté avec Clotilde, qui, elle l'espérait bien, ne tarderait pas, par la cassation de son mariage, à n'avoir été qu'une concubine et une fille entretenue. Et, sauf le ton sévère et froid que gardait M. de Sommery à l'égard de Clotilde, on aurait pu se croire à l'époque qui avait précédé le funeste mariage. L'abbé Vorlèze venait tous les soirs faire sa partie d'échecs. — Madame de Sommery était assise de la même manière dans son même fauteuil et jouait au loto avec Clotilde et Alida. — On pouvait remarquer cependant que le caractère de Baboun s'aigrissait de plus en plus.

On peut appliquer aux chiens ce qu'un écrivain a dit des hommes: *Homines, ut merum, annis acres vel meliores.*

XLIII. — Clotilde de Sommery à Tony Vatinel.

Avant tout, mon cher ami, il faut que je vous recommande de ne plus vous servir, en guise de poudre, pour vos lettres, de cet affreux sable rose; cela a pour moi de graves inconvénients.

Il y a eu hier à dîner, à la maison, quelques voisins de campagne; j'étais habillée, à peu de chose près, quand on m'a remis votre lettre. Je l'ai trouvée si douce, si ravissante de grâce et d'amour, que, ne pouvant la lire qu'une fois, je n'ai pas voulu m'en séparer.

Je l'ai mise précipitamment dans mon sein et je suis descendue.

Je n'ai pas tardé à sentir d'affreuses démangeaisons, puis des piqûres, — et enfin un supplice qui m'a donné une idée parfaitement complète de ce que devaient éprouver les martyrs que l'on écorchait vifs.

Il m'a fallu supporter cela sans rien dire tout le temps qu'a duré le dîner, et vous savez combien de temps dure un dîner en province. Enfin je suis remontée à mon appartement, et j'ai trouvé dans votre lettre encore quelques grains de ce sable.

— On n'a pas, mon cher ami, la peau aussi dure que vos pêcheuses d'*équilles*. Je suis très-petite, et je vous prie de croire que la nature ne m'a pas construite avec plus de négligence qu'une autre.

Je ne suis pas simplement, comme on pourrait le croire, *un peu moins de femme qu'une autre;* tout en moi a plus de délicatesse; — mes cheveux sont plus fins et ma peau plus mince; sans cela, ma petite taille serait une difformité.

Or chacun des grains de sable de votre lettre a fait sa blessure; j'ai la poitrine entièrement tatouée.

Heureusement qu'il n'y a ici personne qui ait le droit de s'en apercevoir. — Et voici la seconde chose que j'ai à vous faire savoir; — vous vous expliquerez, par la crainte que j'ai de toute douleur, la préoccupation qui m'a empêchée de commencer par celle-ci.

M. Arthur de Sommery est parti il y a deux jours. Il ne reviendra pas avant trois mois d'ici.

Je ne sais s'il faut que vous veniez à Trouville, chez votre père, ou si nous ne pourrions pas trouver un autre moyen de nous voir. Il ne faut pas penser ici à ces soirées que nous savions nous faire à Paris, et si l'on vous sait à Trouville, nous serons fort observés. Berthe au grand pied, ma médiocrement belle-sœur, est arrivée ici. C'est une ennemie vigilante.

Venez cette nuit à Trouville, — mais n'entrez dans le parc qu'à onze heures. Soyez au bas de mes fenêtres.

CLOTILDE.

XLIV.

Tony Vatinel fut incroyablement ému de cette lettre. Ces mentions de *sa peau*, que faisait Clotilde, ces détails qu'elle donnait sur elle-même, excitaient en lui des transports, qu'une phrase ne tardait pas à changer en transports de haine; c'était celle où elle se félicitait qu'Arthur fût absent, et où elle faisait plus qu'une allusion à ses droits de mari.

Enfin, il n'était pas là, il allait la voir, lui parler, respirer son haleine, et il pensait encore à cette peau si fine égratignée par le sable rose.

A onze heures il était sous la fenêtre de Clotilde; elle lui jeta la clef du jardin, où elle alla l'attendre.

Oh! qui pourrait peindre le ravissement de Tony quand elle lui tendit la main! C'était une émotion tellement céleste, qu'il serra cette main sur son cœur sans songer à la presser sur ses lèvres.

C'était une belle et douce nuit; tous deux s'assirent sous une tonnelle de chèvrefeuille; à travers les mailles fleuries de la tonnelle, on voyait scintiller quelques étoiles.

Par la porte en arceau on sentait plus qu'on ne voyait un horizon vague et profond; mais bientôt, à l'extrémité de cet horizon, une lueur blanche monta et frangea d'argent de gros nuages noirs enroulés, et comme flottant sur la mer. On vit alors un beau et solennel tableau à travers le cadre de feuilles et de fleurs que faisait la porte de la tonnelle, noires tout à l'heure, mais maintenant reprenant, sous cette molle clarté, un pâle souvenir de leurs couleurs du jour.

Des nuages noirs sortit une ligne mince d'un feu rouge comme celui d'une fournaise, puis cette ligne étroite devint le sommet du disque de la lune, large à l'horizon dix fois comme elle l'est au zénith; et elle monta lentement, sortant des nuées comme d'un océan noir.

Tout se taisait. Il n'y avait pas un chant d'oiseau, pas un murmure de feuillage.

Mais bientôt on entendit les premiers accents d'un rossignol, ces trois sons graves et pleins sur la même note par lesquels il commence toujours son hymne à la nuit et à l'amour.

LE ROSSIGNOL. — La lune monte au ciel en silence. Le travail, l'ambition, la fortune sont endormis; ne les réveillons pas : ils ont pris tout le jour, mais la nuit est à nous.

Beaux acacias, dont les panaches verts s'étendent sur nos têtes, secouez vos grappes de fleurs blanches, arrosez la terre de vos douces odeurs!

Brunes violettes, roses éclatantes, le parfum que vous ne dépensiez le jour qu'avec avarice, exhalez-le de vos corolles, comme les âmes exhalent leur parfum, qui est l'amour!

La lune ne donne qu'une lumière si pâle, que l'amant ne sait la rougeur de l'amante qu'en sentant sa joue brûler la sienne.

Les lucioles brillent dans l'herbe; il semble voir des amours d'étoiles tombées du ciel.

Au milieu de cette fête si belle que donne aux amants une nuit d'été, entendez-vous là-bas, à longs intervalles, la triste voix de la chouette?

Je ne veux pas mêler ma voix à la sienne.

LA CHOUETTE. — Il n'y a dans l'année que quelques nuits comme celle-ci.

Il n'y a que quelques étés dans la jeunesse.

Et il n'y a qu'un amour dans le cœur.

Tout est envieux de l'amour, et le ciel lui-même, car il n'a pas de félicité égale à donner à ses élus.

Le malheur veille et cherche : cachez votre bonheur, soyez heureux tout bas.

Tout bonheur se compose de deux sensations tristes : le souvenir de la privation dans le passé, et la crainte de perdre dans l'avenir.

LE ROSSIGNOL. — Beaux acacias, dont les panaches verts s'étendent sur nos têtes, secouez vos grappes de fleurs blanches, arrosez la terre de vos douces odeurs!

Chèvrefeuilles, vigne folle, jasmins, cachez sous vos enlacements plus serrés les amants qui vous ont demandé asile.

Faites-leur des nids de fleurs et de parfums.

LA CHOUETTE. — Le malheur veille et cherche; cachez votre bonheur, soyez heureux tout bas.

Soyez heureux bien vite; car toi, la belle fille, bientôt le duvet de pêche de tes joues sera remplacé par des rides.

Et toi, l'amoureux, tes yeux auront perdu leur éclat.

LE ROSSIGNOL. — Qu'est-ce que le passé? Qu'est-ce que l'avenir? Les rudes épreuves de la vie ne payent pas trop cher une heure d'amour.

Mille ans de supplices pour un baiser.

LA CHOUETTE. — Cette existence qui déborde de vos âmes, vous en deviendrez avares.

Et vous la cacherez dans votre cœur, comme si vous enfouissiez de l'or.

Vos mains sèches se toucheront sans faire tressaillir votre cœur, et vous ne vous rappellerez cette nuit d'aujourd'hui que comme une folie, une imprudence, et vous frémirez de l'idée que vous auriez pu vous enrhumer.

Puis, vous mourrez.

LE ROSSIGNOL. — Oui, nous mourrons. Mais la mort n'est qu'une transformation.

Nous ressortirons de la terre, fécondée par nos corps, roses et tubéreuses, et nous exhalerons nos parfums toujours dans de belles nuits comme celle-ci.

Et nos parfums ce sera encore de l'amour.

Et toi, chouette, n'es-tu pas aussi amoureuse dans les ruines et dans les tombeaux?

Mais la lune descend, je cesse de chanter; car moi aussi j'ai des baisers à donner.

Beaux acacias, dont les panaches verts s'étendent sur nos têtes, secouez vos grappes de fleurs blanches, arrosez la terre de vos douces odeurs!

Clotilde et Tony, assis sous la tonnelle, respiraient le parfum et le chant du rossignol, et les molles clartés de la lune. — Leurs mains se touchaient par les paumes et se serraient. Il n'y avait rien d'humain dans l'extase où étaient leurs cœurs. — La tête de Clotilde tomba sur l'épaule de Tony. — Tony prit ses beaux cheveux blonds et les pressa sur ses lèvres.

Tout à coup Clotilde se leva et lui dit : — Oh! mon Dieu, il va faire bientôt jour, revenez demain à la même heure.

Et elle disparut.

XLV.

Le lendemain il y avait grande rumeur dans Trouville.

Le garde champêtre demanda à parler au colonel.

— Monsieur de Sommery, dit-il, le maire Vatinel vient de me dire que je n'étais plus garde champêtre. — Eh! pourquoi cela, Moïse? demanda Sommery. — Parce que, répondit Moïse, il m'avait donné des ordres, et que j'ai fait tout juste le contraire. — Ah! ah! — Il m'avait dit de faire un procès-verbal contre vous. — Et pourquoi cela donc? — Parce que votre jardinier a tué les pigeons du voisin Remy. — C'est moi qui ai ordonné à Antoine de tuer les pigeons. — C'est justement pour cela que Vatinel le maire m'a ordonné de faire un procès-verbal. Et moi, je ne l'ai pas fait. Et voilà que je ne suis plus garde champêtre. — J'irai voir le maire, et j'arrangerai ton affaire.

M. de Sommery alla en effet voir Vatinel le maire; mais il ne put rien en obtenir. Il rentra chez lui extrêmement irrité. Et quand l'abbé Vorlèze arriva, M. de Sommery lui raconta le fait.

— Mais, dit l'abbé, il paraît que voilà plusieurs fois que Moïse désobéit à Vatinel? — Moïse, reprit M. de Sommery, ne doit pas une obéissance passive à Vatinel; en fait de droits et de liberté, il faut prendre garde de croire que les droits et la liberté des petits sont peu de chose. — Je suis bien de votre avis, dit M. Vorlèze. — Eh bien! continua M. de Sommery, Moïse est un fonctionnaire public aussi bien que Vatinel, et, selon les principes constitutionnels, un fonctionnaire reste citoyen et n'abdique pas sa conscience et ses opinions. Le règne de ces principes a consacré *l'indépendance des fonctionnaires*. — Comme *l'intelligence des baïonnettes*, dit l'abbé. — Certainement, répliqua M. de Sommery; les soldats ne sont plus des machines stupides sans volonté, sans pensée, sans conscience de ce qu'ils font. — Eh bien! dit l'abbé, je me trompe peut-être, mais il me semble que les principes constitutionnels ont consacré là les deux plus grosses sottises que j'aie jamais entendues. — Oui-da! dit M. de Sommery. — Oui, certes, répondit l'abbé, si Vatinel le maire croit donner un ordre utile, il doit exiger que Moïse, son subordonné, le remplisse scrupuleusement. Agir autrement, ce serait une prévarication et une trahison. Je ne comprends pas une machine dans laquelle on permettrait à un des rouages de tourner à contre-sens. — Alors, dit M. de Sommery, nous en revenons aux temps de la féodalité et du bon plaisir. — Aimeriez-vous mieux, dit l'abbé, que Vatinel le maire eût dit à Moïse : Moïse, mon bon ami, je me reconnais une si grande buse, un être si mal intentionné contre les intérêts de la commune, que je ne saurais trop te féliciter de l'énergie et de la sainte obstination avec laquelle tu contrecarres tout ce que je veux faire. Tu me permettras bien d'élever tes appointements, etc., etc.

M. de Sommery fut très-piqué de cette plaisanterie de l'abbé. Et quand celui-ci apporta sa chaise pour jouer aux échecs, le colonel lui dit sèchement qu'il ne jouerait pas.

Le lendemain, même mauvaise humeur; le surlendemain, également. L'abbé cessa de venir, — et M. de Sommery consacra pendant quelque temps les heures auxquelles il jouait aux échecs avec l'abbé à déclamer contre l'Eglise et le pouvoir. Mais bientôt il s'ennuya. — On risqua une démarche auprès de l'abbé. L'abbé répondit qu'il était fâché; — qu'il n'était pas assez certain de ne pas montrer un peu d'aigreur contre M. de Sommery pour ne pas en éviter l'occasion; — qu'il croyait devoir attendre encore un peu, — et qu'il reviendrait quand son esprit aurait repris tout le calme qu'il n'aurait jamais dû perdre; que, du reste, il était plein de reconnaissance de la démarche du colonel. — Et moi plein de regrets, dit M. de Sommery. L'abbé peut bien ne jamais revenir, si cela lui convient. Bien plus, je ne veux plus qu'il revienne. Si l'abbé se présente ici, on lui dira que je n'y suis pas, qu'il n'y a personne.

M. de Sommery mourait d'envie de prier Clotilde de jouer aux échecs avec lui; mais il aurait craint de manquer à la contenance digne qu'il s'était imposée. Il crut cependant ne pas sortir de ses limites en disant comme *à la cantonade* : — Si Arthur était ici, il sait à peine la marche, il est vrai, mais je lui rendrais une *tour*, un *cavalier* et un *fou*.

— Si monsieur de Sommery veut me faire le même avantage, dit Clotilde. — Oh! mais vous, Clot...., madame Arthur, vous êtes plus forte que mon fils, et je ne vous rendrai qu'une *tour* et un *cavalier*. — Je vais essayer.

XLVI.

Quand Tony Vatinel se remit en route pour venir à Trouville, il ne s'amusa plus à admirer la nature sur la route; tout lui était délai, obstacle et distraction. Il marchait et ne s'arrêtait à rien, ne regardait rien, ne voyait rien : le temps était lourd et chargé de nuages. Il entra dans le jardin et y trouva Clotilde assise; il se jeta à genoux devant elle, et baisa ses mains avec passion; puis il resta sans parler, la tête sur les mains de Clotilde appuyées sur ses genoux.

Elle le releva, et lui fit signe de s'asseoir.

— O Tony, lui dit-elle, pourquoi n'ai-je pu être à vous? Que notre sort eût été différent à tous deux! — Marie, reprit Vatinel, sens-tu bien réellement ce regret dans ton cœur? Comprends-tu ce que je t'offrais, quand, une nuit, je t'offrais de vivre seuls, séparés du monde et du bruit, dans une obscure retraite?

A ce moment-là, le feuillage des arbres frissonna sans qu'on sentît de vent.

Et bientôt un tonnerre lointain se fit entendre, et un éclair égratigna les nuages, puis quelques larges gouttes de pluie tombèrent bruyamment sur le feuillage de la tonnelle. Clotilde se serra contre Tony.

— Il pleut, dit-elle, comment allez-vous vous en aller? — Je ne me plaindrai de la pluie que si elle me fait partir plus tôt, dit Tony. — Mais... c'est que je ne puis pas vous faire entrer dans ma chambre. — Est-elle donc si peu séparée qu'on puisse nous entendre? — Oh! ce n'est pas cela; on pourrait y faire tout le bruit possible sans réveiller personne, mais.... — Qui vous empêche alors de m'y recevoir? — Mais.... l'ardeur avec laquelle vous paraissez le désirer. Si vous recevoir dans ma chambre n'était pas quelque chose de plus que de vous voir ici, vos yeux ne brilleraient pas de cet éclat, votre voix ne serait pas tremblante. — Me craignez-vous, Marie, répondit Vatinel, et n'êtes-vous donc pas assez certaine de mon respect et de ma soumission? — Mais pourquoi, reprit Clotilde, désirez-vous tant y venir, si vous n'y attachez pas quelque idée bizarre que je ne comprends pas? — C'est que dans votre chambre, répondit Tony, il y a plus de vous qu'ici; il y a le fauteuil dans lequel vous vous êtes assise hier, il y a les vêtements que vous avez quittés aujourd'hui. J'y trouverai, outre les instants que vous me donnez, tous ceux que vous avez passés loin de moi. — Mais, Tony, si je vous reçois dans ma chambre.... — Ne me connaissez-vous donc pas, Marie? Avez-vous donc oublié que d'un regard, d'un geste, vous me feriez jeter dans un gouffre sans fond? — Eh bien! venez.

Tony suivit Clotilde, tremblant et ému à un degré inexplicable; son cœur battait avec violence; ils entrèrent dans la chambre de Clotilde. Là il s'appuya sur un meuble, étourdi et ne voyant plus clair. Puis bientôt il se jeta à genoux, baisa le tapis sur lequel elle avait marché, l'oreiller sur lequel avait posé sa tête; il trouva par terre ses petites mules de velours vert, et il les couvrit de baisers.

— O Marie, Marie, dit-il d'une voix étouffée à genoux devant elle, et le visage sur ses genoux à elle, Marie, je t'aime! Et un ruisseau de larmes s'échappa de ses yeux.

— Relevez-vous, Tony, lui dit-elle.

Mais Tony couvrait ses genoux de baisers et de larmes, et il les serrait convulsivement dans ses bras; elle voulut le repousser avec les mains, mais il se saisit de ses mains, et les baisa avec une nouvelle ardeur. Elle les retira, et lui dit : — Tony, levez-vous, je le veux. Alors Tony se leva, et se cacha le visage dans ses deux mains pour étouffer ses sanglots.

— Allons, mon pauvre enfant, lui dit-elle, je ne veux pas que vous pleuriez ainsi; venez vous asseoir auprès de moi.

Tony obéit sans presque savoir ce qu'il faisait.

— Allons, allons, dit Clotilde, êtes-vous donc bien malheureux? et trouvez-vous que je ne fais pas assez pour vous?

Tony, abattu par l'excès de son émotion, laissa tomber sa tête sur le cou nu de Clotilde, et resta ainsi le cœur assoupi, la bouche sur ce cou blanc et parfumé.

Clotilde était rêveuse et le laissait; mais elle voulut bientôt se dérober à l'impression de cette haleine brûlante.

— Tony, lui dit-elle, asseyez-vous en face de moi sur ce fauteuil; il faut que je vous parle sérieusement. Ecoutez-moi, dit-elle. Quand Vatinel lui eut obéi : Je ne vous recevrai plus ici : vous ne tenez pas vos promesses et vous n'êtes pas raisonnable. — Pardonne-moi, Marie, répondit Vatinel, une émotion à laquelle je ne m'attendais pas et qui m'a surpris. — J'en suis fâchée, ajouta Clotilde, parce que nous sommes ici plus en sûreté que dans le jardin. — Soyez sûre, dit Vatinel... — Vous me disiez cela au jardin; mais ce n'est pas là seulement ce que je voulais vous dire. Le meilleur jour pour nous voir est le samedi, parce que le dimanche les pêcheurs ne travaillent pas et se lèvent plus tard, tandis que tout autre jour il n'y a pas d'heure à laquelle vous ne puissiez être rencontré. Partez, allez-vous-en; je vous attends samedi.

XLVII. — Tony Vatinel à Clotilde de Sommery.

Oh! loin de vous, je n'ai pas la crainte de vous déplaire et de vous offenser. — Loin de vous, j'ose donner plus d'amour à ce que je me rappelle, que je n'ose vous en laisser voir à vous-même.

Dans l'ombre de la nuit je reçois votre doux regard, et je le vois mieux que quand je suis auprès de vous, parce que j'ose le regarder. — Je sens votre tête brûler la mienne. — J'ai emporté un mouchoir avec lequel vous avez essuyé mes yeux; et ce mouchoir, du moins, j'ose lui donner des baisers que je ne pense qu'à modérer sur vos mains et sur vos genoux.

Mais pourquoi de si charmantes images m'oppressent-elles ainsi, et me serrent-elles le cœur?

Que je suis heureux de tout ce que je sens de noble et d'élevé dans mon âme, qui est votre temple! — Comme je vous appartiens!

Mon hôtesse vient d'entrer dans ma chambre pour me demander pardon du bruit qu'on a fait toute la nuit dans la maison; elle m'assure que cela n'arrivera plus à l'avenir. — Je lui ai dit que ce n'était rien; mais la vérité est que je n'ai absolument rien entendu, et que, cependant, je n'ai pas dormi un instant, et ne me suis pas couché. Je suis entouré d'une atmosphère d'amour qui ne laisse rien arriver jusqu'à moi; toutes mes facultés, tous mes sens vous sont consacrés. Je ne vois que vous, et je vous vois toujours et partout. N'importe qui me parle, c'est votre douce voix que j'entends, et qui me redit quelques-unes de ces bonnes paroles que vous m'avez dites, et que j'ai enfouies dans mon cœur, comme un avare son trésor dans la terre.

XLVIII.

Le samedi, Tony Vatinel trouva Clotilde dans le jardin; elle le prit par la main et le conduisit dans sa chambre.

— Vous voyez que je suis bonne, lui dit-elle; aussi dois-je espérer que vous serez plus raisonnable que l'autre soir, sans quoi il me faudrait renoncer à vous voir tout à fait. Et qu'avez-vous, dit-elle en souriant, à me regarder ainsi? — Laissez-moi, répondit Tony. Quelque fidèle que soit mon imagination à vous représenter à moi, elle oublie toujours quelque chose, et quoique je n'aie pas cessé un moment, depuis l'autre nuit, de vous avoir devant les yeux, il me semble qu'il y a un siècle que je ne vous ai vue. Tenez, il y a une impression que je n'ai pu retrouver, et pour un instant de laquelle je donnerais ma vie : c'est la douce odeur de votre peau. Quand, l'autre nuit, j'avais la bouche sur votre cou, j'aspirais ce parfum et j'en étais enivré.

Clotilde sourit doucement, et pencha son cou sur lequel Tony posa ses lèvres; mais cette fois ce baiser porta sur une partie du cou douée d'une grande sensibilité chez les femmes, et Clotilde tressaillit.

— Enfin, dit Tony, ce n'est donc pas à une statue que s'adressent mes désirs et mes caresses; voilà la première fois que je te sens animée. — Tony, dit-elle, ne m'embrassez plus ainsi, je vous en prie.

Tony, assis près de Clotilde, passa le bras autour de sa taille, et Clotilde, troublée au plus haut degré, laissa pencher sa tête sur la poitrine de Tony.

Elle paraissait endormie, bercée par les violents battements du cœur de Vatinel, qui n'osait faire un mouvement, et posait doucement ses lèvres sur les cheveux de Clotilde.

Elle ne tarda pas à revenir à elle; elle releva la tête et regarda Vatinel; elle rencontra ses yeux si pleins d'amour, que, penchant sa tête vers lui, elle lui dit : — Ah! Tony, je vous aime! Et ses lèvres s'unirent à celles de Tony, qui, ne pouvant résister à une semblable émotion, tomba sur le carreau sans connaissance.

Clotilde se jeta à genoux près de lui, l'appela des noms les plus tendres, dénoua sa cravate, lui fit respirer des sels; il ouvrit les yeux.

— Marie, dit-il, Marie, où es-tu? Il se releva, regarda autour de lui pour reconnaître et pour se rappeler. — Est-ce un rêve? dit-il; oh! non, je sens mon cœur plein de bonheur, non, ce n'est pas un rêve. Marie, Marie, tu es à moi, et il l'enlaça dans ses bras; mais Clotilde s'échappa de ses bras comme un serpent, et, avec l'air très-effrayé, lui dit :

— Tony, allez-vous-en, sauvez-vous, j'entends du bruit, je suis perdue.

Tony s'enfuit, et, au lieu de passer par la porte, franchit une muraille du jardin, et disparut dans la nuit.

XLIX.

Clotilde, qui n'avait entendu aucun bruit, écoutait ses pas. Quand elle fut sûre qu'il était loin : — Mon Dieu, dit-elle, quel est ce trouble qui s'est ainsi emparé de mes sens? Ne suis-je donc qu'une femme vulgaire et semblable à toutes les autres? L'amour me fera-t-il tout oublier et ne me laissera-t-il ni penser, ni me souvenir?

De ce jour, Clotilde, en garde contre elle-même, sut se conserver calme et froide au milieu des transports de Vatinel, tous les jours plus violents, quoiqu'il lui suffît d'un mot ou d'un regard pour le maintenir dans les limites qu'elle lui avait assignées d'avance.

Il n'y avait plus pour Vatinel ni repos ni sommeil; ses yeux caves lançaient de sombres éclairs. Ce n'était plus du sang, mais de l'amour, mais du feu qui circulait dans ses veines. Loin d'elle, il la voyait, il lui parlait, il couvrait de baisers quelques objets qui venaient d'elle. Il retrouvait dans un petit fichu de soie qu'elle avait mis sur son cou ce parfum de la peau de Clotilde qui lui avait causé une si véhémente impression. Il s'étudiait à retrouver et à reproduire les inflexions de la voix de Clotilde pour chacun des mots qu'elle lui avait dits et dont il n'avait pas oublié une syllabe. Il serrait ses bras sur sa poitrine, et il lui semblait encore étreindre Clotilde; mais ce baiser qu'elle lui avait donné, il n'y pouvait penser sans sentir au cœur une grande dé-

faillance, comme s'il allait encore se trouver mal. Il fermait les yeux, et il voyait la bouche de Clotilde si petite, si finement dessinée, si dédaigneuse ; ses lèvres si roses, si fraîches, et ses dents si petites, si serrées et si bien de ce blanc chaud des perles ! Et il ressentait sur ses lèvres à lui, — et jusque dans son âme, l'humidité voluptueuse de cette bouche qui avait touché la sienne. Les idées les plus extravagantes traversaient sa tête et ne la quittaient que pour faire place à d'autres plus folles encore. Il avait envie de demander encore ou de prendre un baiser pareil, et de se tuer ensuite. — D'autres fois, c'était Clotilde qu'il voulait tuer, pour l'avoir tout à fait à lui. Puis, il lui survenait des hallucinations bizarres ; — il pensait aux pieds de Clotilde, il les voyait devant lui, et quoi qu'il regardât, il ne pouvait plus voir autre

Vatinel le maire de Trouville.

chose. Mais toujours il voyait en même temps les jambes, dont il n'avait jamais aperçu tout au plus que la cheville ; et, malgré tous ses efforts, il ne pouvait se représenter la robe tombant sur cette cheville et la couvrant. Les plus intimes révélations se faisaient à sa pensée, et, quoi qu'il fît pour repousser ces images, elles se représentaient toujours plus nettes et plus circonstanciées. S'il trouvait, à force de fatigue, quelques instants de sommeil, il rêvait Clotilde dans ses bras, — et il se réveillait en sursaut ; puis il se disait que ses rêves et ses désirs le tueraient sans jamais se réaliser. — Et il reprenait, pour un instant, ses idées sur Clotilde, à laquelle autrefois il ne supposait que vaguement un corps. — Marie n'est pas une femme, ce n'est pas une femme destinée à d'impures caresses. — Alors une horrible idée lui traversait le cœur. — Il y a un homme auquel elle appartient, — auquel elle appartient tout entière, — un homme pour lequel ce que j'ose à peine rêver est une réalité, — un homme fatigué de ses baisers dont un seul a failli me tuer, — un homme qui n'a rien à deviner d'elle et rien à désirer !...

Et Tony sentait dans son cœur tout son amour s'aigrir en haine contre Arthur et contre Clotilde.

L.

Tony arriva un soir près de Clotilde. Elle parut fort surprise, lui dit qu'elle ne l'attendait pas sitôt et jeta à la hâte un châle sur ses épaules. Il y avait eu du monde chez M. de Sommery. Elle était fort décolletée ; et, pour comble de désordre, lorsque Tony était entré, elle était en train d'ôter ses bas pour en mettre de plus chauds. Elle avait un pied entièrement nu. Jamais un sculpteur ne fit un aussi joli pied d'ivoire. Il était petit et étroit jusqu'à l'invraisemblance, et d'une blancheur éclatante ; ses ongles étaient polis et de la couleur d'une se pâle. Le cou-de-pied était très-élevé et d'un dessin charmant.

— C'est ainsi, dit Tony Vatinel, que je vous ai vue la première fois sur la plage par une marée basse. Laissez-moi voir ce pied que j'adore. Il se mit à genoux et prit dans sa main le pied de Clotilde qu'il y enfermait tout entier, puis il se baissa et le baisa. Clotilde retira brusquement son pied.

— Ecoutez-moi, Tony, lui dit-elle ; il faut aujourd'hui que je vous parle très-sérieusement. Il ne faut pas qu'il se renouvelle jamais entre nous une scène semblable à celle de samedi. Je vous aime, Tony ; je n'ai pas cherché à vous le cacher ; mais je ne serai jamais à vous. Je mourrais de honte rien que de penser que vous me pouvez croire capable de me donner à deux hommes. J'ai senti samedi que j'étais moins forte que je ne l'avais espéré ; cependant je crois maintenant être sûre de moi. Mais vous n'avez pas, pour vous arrêter, des raisons aussi impérieuses que les miennes. Vous êtes parti samedi dans un état affreux. Tony, il faut être raisonnable ; il ne faut pas nous tuer en nous exposant à des dangers dont nous sommes forcés de sortir vainqueurs. Il faut ne plus nous voir. Aussi bien, mon mari ne tardera pas beaucoup à revenir ; et plus nous prendrons l'habitude de nous voir ainsi, plus la séparation, que rien ne peut faire éviter, nous sera difficile et douloureuse.

Pendant que Clotilde parlait, elle pouvait voir sur le visage amaigri de Tony Vatinel l'effet de chacune de ses paroles. Quand elle parla de son mari, quand il traduisit la *séparation inévitable* par l'habitation dans la même chambre d'Arthur et de *sa femme*, il y eut dans son regard tous les feux de l'enfer. Quand elle eut fini, il voulut parler, mais la voix fut quelque temps à sortir de sa bouche ; les mots se pressaient et s'arrêtaient au passage. Enfin, après deux essais inutiles, il finit par articuler d'une voix basse et sourde, et cependant intelligible et solennelle :

— Et moi aussi, Marie, je veux vous parler sérieusement. Je ne comprends pas la nécessité de se priver d'un bonheur aujourd'hui, parce qu'il ne peut pas durer toujours. Pourquoi ne pas tuer les enfants parce qu'ils doivent un jour mourir ? Non. J'arracherai au sort tout le bonheur que je pourrai lui arracher. Et savez-vous, sais-je moi-même si je ne me tuerai pas le jour où ces entrevues finiront ? Pourquoi ne pas les prolonger jusqu'à la dernière ?

— O Marie, lui disait-il, que tu es heureuse d'avoir tant de bonheur à donner !

— Tony, continua Clotilde, si jamais un hasard me rendait libre, je serais à vous et n'en serais pas moins heureuse que vous.

— Ah ! s'écria Vatinel, si tu partages mon amour et mes désirs, sois à moi et mourons.

— Quelque prompte, interrompit Clotilde, que fût votre main à me donner la mort, il y aurait toujours entre mon crime et cette mort un instant pour la honte. Je me résignerais à la mort, mais à cette honte-là jamais. — Je vous le répète, Tony, je n'appartiendrai pas à vous tant que j'appartiendrai à Arthur de Sommery. Si vous voulez

me revoir, vous allez me faire un serment, un serment sans lequel nous allons nous séparer pour toujours.

— Parlez, dit Tony.

— Eh bien ! quoi qu'il arrive, quelque faiblesse que vous puissiez surprendre en moi, vous jurez de n'en jamais abuser ; vous jurez de ne pas essayer de prendre sur moi des droits qui appartiennent à un autre et ne peuvent appartenir à deux. Faites ce serment, Tony, parce que, si vous ne le faites pas, j'aurai la force de vous fuir ; parce que, si vous le faites et si vous tentez d'y manquer, le mépris me donnera la force de vous résister et m'empêchera d'avoir peur de vous. Faites-le, parce que, si je succombais, je vous jure, moi, par tout ce qu'il y a de sacré sur la terre et dans le ciel, que je me tuerais et que je mourrais en vous maudissant. Et ne croyez pas que ceci soit une parole vaine comme en disent les femmes. Si vous manquez à votre serment, je ne manquerai pas au mien. Si vous hésitez, vous me perdez, vous ne me reverrez jamais.

Tony fit le serment qu'on lui demandait.

L'abbé Vorlèze étant allé voir les traces de l'ouragan de la nuit, il resta assis sur une roche, plongé dans ses méditations.

— Maintenant, dit Clotilde, je n'ai plus peur de vous ni de moi. Tony, n'es-tu pas content de ce que je te donne ? Mon âme est à toi, je t'aime et je confie mon honneur au tien. Je n'ai plus peur de vous, maintenant, parce que vous me défendriez contre moi-même s'il en était besoin. Maintenant regardez et baisez ce pied que vous aimez, parce que je suis sûre que nous ne serons pas entraînés.

Et elle lui donna son pied nu, que Tony couvrit de baisers brûlants.

— Marie, dit-il, vous avez été décolletée toute la soirée, et pour moi seul vous cachez ces épaules d'ivoire que vous n'avez cachées à personne.

— Ah ! dit Clotilde, c'est que vous... je vous aime. Mais j'oublie que je n'ai plus peur de vous. Et elle laissa tomber le châle qu'elle avait mis sur ses épaules.

Elle avait une robe de soie d'un bleu sombre qui dessinait à ravir sa taille fine et souple. Elle laissait voir seulement l'origine de la gorge, mais assez pour qu'on pût en imaginer la forme qui était d'une pureté inouïe. Clotilde, qui n'avait pas eu d'enfants, n'avait perdu de la jeune fille que l'indécision des formes et la maigreur ; mais elle en avait gardé toute la fraîcheur et toute la naïveté. La séparation de sa gorge sur laquelle sa robe était tendue faisait supposer qu'un regard furtif pourrait découvrir une partie des beautés qu'on soupçonnait par induction. Ses épaules étaient beaucoup plus découvertes, et il y avait là de quoi rendre fou un homme moins bien disposé à le devenir que Tony Vatinel : c'étaient les formes et les contours les plus harmonieux et une peau d'un éclat à éblouir les yeux et le cœur. Tony retrouva alors cette douce odeur dont il avait gardé son âme toute parfumée.

A chaque visite, le pauvre Vatinel devenait plus amoureux. Ce qu'on lui avait promis à la visite précédente s'obtenait à la nouvelle visite à peu près sans difficultés ; et il gagnait encore quelque chose, si c'est gagner que de gagner de nouveau feu pour dévorer ses entrailles. Ce jour-là tous ses amours furent pour le pied de Clotilde ; il s'était affaissé devant elle et il baisait ce divin petit pied, et il le réchauffait dans sa poitrine.

Je ne sais quel funeste hasard, et je ne sais surtout si c'était un hasard, lui versait toujours deux poisons à la fois. A chaque nouvelle faveur qui venait augmenter l'ardeur de ses transports, quelque nouvel indice venait aussi lui rappeler Arthur, Arthur, possesseur indifférent de Marie ; et ce petit pied aussi était à Arthur, et ces épaules et cette gorge d'ivoire étaient à Arthur, tout était à Arthur, et bientôt il reviendrait en maître dans cette petite chambre, et il n'y aurait ni lutte, ni combats, ni résistance. Clotilde, soumise tout entière ! A cette idée, il la serrait dans ses bras avec plus de haine que d'amour et plus de désir de l'étouffer que de l'embrasser ; il ne comprenait pas, quand il y pensait, comment Clotilde, si pleine d'esprit, d'intelligence et de tact, ramenait si inopportunément le souvenir de son mari. C'était au milieu des transports les plus vifs de Vatinel qu'elle parlait d'une lettre qu'elle avait reçue d'Arthur ou de son retour prochain ; et ce n'était pas pour calmer ses transports, car, l'instant d'après, elle lui permettait quelque chose qui leur donnait une nouvelle exaltation.

LI.

Il faut croire que Clotilde avait ses raisons pour ne pas faire à Tony Vatinel un mensonge que n'eût pas manqué de lui faire toute autre femme mariée. Quand on écoute ces dames, on ne saurait se figurer dans quelle innocence fraternelle et biblique vivent les ménages parisiens. Sur dix maris, il y en a... combien ? .. il y en a dix pour lesquels la chambre de leur femme est le temple de Vesta, un sanctuaire impénétrable. Il y a au moins trois ans que l'on n'a vu monsieur plus matin que le déjeuner, ni plus tard que le retour du théâtre ou du

— Monsieur de Sommery, il ne s'agit que de lire quelques réponses.
— Volontiers... dit M. de Sommery.

monde. Monsieur a toujours une santé délicate, que dis-je ! détruite. Toutes les femmes mariées sont vierges et tous les maris impuissants. Je connais deux hommes qui se voient beaucoup dans le monde ; chacun est l'amant de la femme de l'autre, ce qui n'empêche pas chacune des deux femmes de dénoncer son mari à son amant comme un homme fort abandonné du ciel. Par ce moyen, ni l'un ni l'autre ne s'avise d'être jaloux, ni comme amant, ni comme mari, et ils vivent en paix, se tenant l'un l'autre en grande pitié et commisération.

Pendant que je suis sur ce sujet, je me sens pris d'une disposition bienveillante à l'égard des femmes, et je vais leur rendre un signalé